

Octave Mannoni
Fictions freudiennes

Le champ freudien
Collection dirigée par Jacques Lacan

Aux Editions du Seuil 1978

Testo inviato da Antonello Armando

FICTION I

Viennoise

Vienne, 1^{er} janvier 1906

S.L.J. ¹,

Oui. Non, tu ne te trompes, tu ne pouvais pas te tromper, toi. Oui, c'est moi. Quel étrange cadeau de nouvel an! Tu as dû être très étonnée. Mais quelle chance extraordinaire que tu sois tombée sur ces deux numéros ², autrement je n'aurais pas eu de lettre de toi encore cette année.

Déjà cinq ans! Je commençais à oublier cette histoire. Non, je ne t'oubliais pas. Le drôle de surnom t'intrigue, tu voudrais que je t'explique, mais je n'en sais rien, moi, il n'en a jamais été question et je n'y suis pour rien. C'est sans doute parce que D vient avant E, ce doit être son système, tu as vu comment, toi, il t'a appelée K. Et puis, je me suis souvenue, au début il m'a expliqué sa méthode, il aime expliquer, trop, c'est ennuyeux et il avait, je ne sais plus pourquoi, fait allusion à la boîte de Pandore. Il voulait parler d'étymologie, cela m'a rappelé qu'ils m'avaient obligée à faire du grec. Je lui ai coupé la parole, j'étais un peu pédante à l'époque, pour lui dire que *doron* était le don, le

1. Probablement initiales de *très aimée J.*, en allemand.

2. Sûrement les n^{os} 4 et 5 (octobre et novembre 1905) de la *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*.

sacrifice aux dieux, la victime. Tu sais, il n'a jamais compris, pas voulu comprendre, combien j'étais la victime sacrifiée. Mais ça a dû lui effleurer la cervelle, et c'est pour ça que Dora, c'est moi. En tout cas, je viens de le penser. C'est peut-être tiré par les cheveux. Et puis, c'est vraiment sans aucune importance. S'il n'y avait que ça!

Ça ne m'a pas plu du tout, tu penses, d'être traitée carrément d'hystérique, même s'il dit que ce n'est que la petite hystérie. Un « cas mineur », voilà ce que je suis. Mais qui donc est bien traité dans tout cela? Papa vérolé (ma pauvre); ma mère débile; toi, la femme adultère, et ton mari complaisant. Quelle collection! Bien sûr, à part toi, et moi, personne ne saura. N'empêche que n'importe quelle fille, dans une clinique quelconque, pourvu qu'elle ait l'air d'avoir vingt-trois ans, pourra dire, si cela lui plaît ou l'arrange : « Vous savez. la Dora, de ce drôle¹ de professeur, c'est moi. » On la croira, Ça ne me ferait aucun tort, au contraire. Mais je dois être vraiment tordue car cette idée m'agace énormément. Je me demande pourquoi. Qu'en penses-tu, toi? Non, mon mari, lui, ne saura rien, il peut bien lire ces numéros, de quoi se douterait-il? Et puis ces questions ne l'intéressent pas.

Tu comprends, à l'époque, on avait depuis longtemps, à la maison, l'habitude des médications qui ne font rien du tout. Je ne sais pas s'ils font encore ce genre de plaisanteries : « tu y mettras de l'eau bien chaude » ou bien « on peut toujours essayer l'électricité ». On pourrait bien y ajouter : « tu devrais aller voir le professeur » — peut-être on ne le disait pas, parce qu'il n'était pas encore professeur. Papa y a bien été, des mois, des mois et des mois. Je suis très malheureuse, pas malade, comme ils disaient, malheureuse beaucoup plus qu'il y a cinq ans — c'était le bon temps alors et la lecture de ces deux numéros m'aurait fait plaisir, peut-être rire et peut-être

1. Le mot allemand peut aussi vouloir dire « étonnant, merveilleux ».

aux larmes, il y a cinq ans. Aujourd'hui, je pleure. Mais je t'écrirai tout cela dans une autre lettre. Dans celle-ci je voudrais te parler de l'affaire avec le professeur, sans trop d'émotion. J'espère que je ne t'ai pas fait de tort, à toi. Il écrit des choses que je ne me rappelle plus, et il y attache beaucoup d'importance. Il y a des choses que je me rappelle, et que, moi, je trouve importantes, et il n'en parle pas du tout.

À l'époque, il était Privat-dozent. J'ai vu il y a déjà quelque temps, dans le journal, qu'il a eu de l'avancement. Je lui ai même fait une visite, oh! de politesse, pour le féliciter. Mais je ne l'ai pas félicité. On pourrait croire que je m'intéresse à sa carrière. Heureusement, il a été nommé avant la publication de notre histoire. Ça m'aurait vexée infiniment (unendlich) s'il avait été nommé à cause de cette publication — et à nos dépens. Ou alors, si cette publication avait empêché sa nomination, quelle vengeance du ciel! Tu as lu ce qu'il dit, tu as vu comment il s'exprime : il dit que papa m'a « présentée à lui » et qu'il m'a « livrée à son traitement ». S'il parle comme ça — ce n'est pas comme ça qu'on parle d'ordinaire —, c'est bien la preuve qu'il avait parfaitement compris l'essentiel. Eh bien, quand je lui ai dit, c'était vers le début, qu'on me traitait comme un objet de troc, comme une monnaie d'échange, qu'on me *livrait* à lui, faute d'avoir pu me livrer à quelqu'un d'autre, il n'a rien dit. Rien du tout. S'il avait dit fermement, avec conviction : « oui », rien que ce seul mot, ce n'est quand même pas difficile, j'aurais pu espérer que ce serait un allié, peut-être complice. Mais j'ai tout de suite vu que c'était un parlementaire de l'armée ennemie, pas dangereux parce qu'il n'avait aucune espèce de droit sur moi. Je n'avais qu'à être sur mes gardes. C'était clair. C'était papa qui le payait pour ce sale travail. J'espère qu'il payait cher, je n'ai jamais su combien. Mais en tout cas toute cette histoire ne me regardait pas. Ça les arrangeait, eux tous. Moi pas.

J'en aurais des choses à dire. Par exemple qu'il n'aurait pas dû faire un portrait de maman (qu'il n'a jamais vraiment vue) d'après ce qu'en disait son mari. Ou moi. Tu as vu le résultat. Et ce qu'il dit de la maladie de papa et de l'hérédité! Ça m'a fait peur toute la nuit. Mais maintenant je m'en moque et j'en ris. Dommage que tu ne sois pas là.

Les choses importantes dont il ne dit pas un mot, peut-être qu'il ne les a pas écoutées. Je lui ai dit une fois : « Il y a en moi une drôle de contradiction. J'ai tout le temps envie que des Messieurs me fassent des avances, mais pour les repousser ou les gifler. » Ça avait l'air important. Mais le croiras-tu, il n'a rien dit. S'il avait seulement ri. C'est un assez bel homme, physiquement. Il sent le havane et l'eau de Cologne. S'il avait osé rire un bon coup, en disant : vous voudriez que je vous fasse des avances pour avoir le plaisir de me gifler? Alors j'aurais ri aussi, nous aurions ri (il ne rit jamais) et cela, qui sait, nous aurait avancés dans la compréhension de la contradiction. Je ne sais pas. Il me semble. Mais pas question pour lui de se compromettre de cette façon. Quand il se compromet, c'est autrement. Il devait penser à autre chose, parce qu'il a mis une note, tu l'as lue, où il se demande pourquoi, alors que « j'aimais » ton mari (c'est *lui* qui le dit), je l'ai giflé. C'est pourtant clair!

Pour lui, ce n'est pas clair. Il a l'air tellement réservé, et puis tout à trac, il lâche de véritables énormités. Comme quand il croit savoir pourquoi ton mari me dégoûtait. Il a plusieurs explications (toutes dégoûtantes, naturellement). Exemple : que j'aurais senti son ... dans son pantalon! L'audace masculine! quand elle ne s'exerce pas dans la séduction, c'est dans l'insulte! je n'ai rien dit, moi aussi je sais me taire. Tu m'imagines lui disant : Non, Herr Professor, (je veux dire Privat-dozent), je n'ai pas senti ça. Et puis qu'est-ce que valent ces explications? Si le ... de ton mari est dégoûtant, il n'y a pas de problème. S'il ne l'est pas, d'où vient le dégoût? Enfin, c'est trop embrouillé, je ne

suis pas sûre de voir son point de vue. Mais j'ai quand même compris le professeur. Cela peut se voir dans ces articles, mais je l'avais déjà deviné, oui, j'ai compris qu'il était amoureux de papa! Ne ris pas. Je parle sérieusement. C'est vrai et tout s'explique de cette façon. Il ne s'intéressait pas vraiment à moi, mais seulement à faire plaisir à papa. Dès que j'ai vu qu'ils étaient d'accord, ce qu'il ne voyait peut-être pas, lui, je me suis sentie devenir prudente, méfiante et même, comme on dit à C., matoise. Quand il m'a suggéré que j'étais amoureuse de toi, j'ai dit « bien sûr » sans honte, et peut-être avec fierté. Ça l'a embarrassé, comme si c'était trop franc pour être vrai. Mais j'aurais pu l'embarrasser encore plus, en lui disant : « Et vous? vous n'êtes pas un peu amoureux de mon papa? » Mais alors qu'est-ce que j'aurais entendu! c'était trop risqué, la partie n'était pas égale. Si j'avais été mariée, ou au moins majeure, enfin, un peu plus à l'abri, sois sûre qu'il ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Non.

Tout me hérisse, dans ces articles. Par exemple, que j'ai eu une perte de conscience et des convulsions suivies d'amnésie. Si bien que j'avais beau dire que je n'avais pas eu de perte de conscience — tu sais, toi, combien papa peut être menteur —, on me répétait : « amnésie, amnésie... ». Et le professeur, il ajoute froidement qu'à la suite de ça — de ça! — « il fut décidé, malgré mon refus » — quel culot! — qu'on me « mettrait en traitement »! En traitement pour faire passer le mensonge de papa! Dans un cas pareil, tu penses bien, c'était tant pis pour eux. Et tu ne trouves pas, tout compte fait, dans ces deux numéros, que ce n'est pas moi qui fais la plus mauvaise figure? Par moments je n'ai plus envie de m'indigner, ni de pleurer, mais de rire. Je ne m'en suis pas mal tirée, dis-moi?

Si j'écrivais au professeur, mais il serait trop content, je lui dirais que *j'ai malheureusement gagné par sa faute*. Drôle de formule? Pas tellement. Il en a fait une épreuve de force

et je m'en suis délivrée. Et en trois mois! Papa voulait tout arranger, égoïstement comme toujours, en sa faveur et à mes dépens. Ton mari m'a dit que tu n'étais plus rien pour lui, si tu ne le savais pas je ne te le dirais pas, mais maintenant toi aussi tu l'as lu dans ces infâmes articles. Ce que le professeur devait bien savoir, c'est que papa *n'avait pas besoin* de dire la même chose de maman, ça se voyait sans lunettes. Il le savait, si on en juge par le portrait qu'il fait d'elle. C'est un grand malheur, parce que si elle avait fait l'affaire, pour ce troc, moi j'aurais eu la paix. Tandis que le rôle retombait sur moi, je devais être sacrifiée (à ton mari). Tu l'as lu. Tout cela pour l'égoïsme de papa. Tout cela, ça ne pouvait pas ne pas créer un énorme désordre à C. et ici, à Vienne. Mais moi aussi j'ai fait un plan, j'avais un but : remettre les choses en ordre. Seulement il fallait que je sois encore bien naïve pour croire qu'on puisse remettre les choses en ordre sans pousser le désordre au plus haut point. Au début, j'étais sincèrement pour l'ordre. Mais je me suis aperçue qu'il n'y avait pas d'autre moyen. A vrai dire j'exagère un peu, je m'en suis aperçue *après* (*nachträglich*). Et quand c'est comme ça, quand le désordre est à son comble, on l'appelle à l'aide. Les pompiers. Ou la police. Ou bien le professeur. Pour papa, c'est la même série¹.

Mais la lecture de ces mensuels a pu te poser des problèmes. Te faire de la peine. En tout cas, il y est dit que tu m'as trahie. C'est une idée à lui, je te jure que je ne l'ai jamais pensé. Si tu en doutes, parle-m'en, je pourrais t'expliquer. C'est terrible, de publier des histoires pareilles, même quand il n'y a que les intéressés pour comprendre. Quelle horrible indécatesse au nom de la science. La science? Nous, nous en savons peut-être plus.

Tu vois, si j'écrivais à la *Monatschrift* pour donner ma version à moi (ça serait justifié d'un point de vue *scientifique*,

1. Le mot allemand veut dire aussi : « conséquence, résultat ».

qu'on m'écoute aussi), d'abord ils ne la publieraient pas et puis ils y trouveraient sûrement la confirmation que je suis hystérique. C'est peut être vrai que je suis hystérique; ce qui ne me plaît pas c'est surtout qu'on dirait que ce n'est pas à moi d'en juger! c'est possible que je souffre de la « petite hystérie ». Et après? Vois, l'hystérie jusqu'ici ne servait à rien. Il fallait bien la faire servir. C'est fait : maintenant elle est recherchée, chez les professeurs. Crois-tu que ça arrange les choses? En ce moment, je ne ris pas. Je ne pleure pas. Je suis en colère. Mes sentiments changent comme un ciel de mars. Plus vite que le ciel. Le ciel se traîne, à côté. Hier soir, j'ai lu les deux numéros. Et ce matin, tout en écrivant, je feuillette et je viens de relire le passage où il (il!) dit que si à quatorze ans (tu te rends compte) j'ai été horrifiée quand ton mari (excuse-moi, tu l'as lu) s'est jeté tout à coup sur moi pour m'embrasser, ou me violer, c'est la preuve que j'étais déjà hystérique! Il dit que mes sentiments sont à l'envers, c'est ma maladie. Mais alors, comment va-t-il les remettre à l'endroit? Si le professeur ne comprend rien de ce qui nous concerne, s'il ne comprend que papa et ton mari, comment peut-il faire ce métier? Je suis vraiment en colère, mais je commence à avoir encore envie de rire. Il peut faire son métier avec ceux qui comprennent encore moins que lui, pardi (*bei Gott*)! Ah! Ah! rions. Pour ne pas pleurer. Peut-être, s'il avait su, aurait-il pu faire que je sois moins malheureuse maintenant. Mais c'est trop tard. J'aurais dû lui dire plus de choses? Mais je n'avais que dix-huit ans. Ils étaient tous, lui aussi, bien pressés de profiter de mon inexpérience. S'ils avaient attendu un peu, j'aurais disposé d'autre chose que de cette méfiance secrète. Et dire que je croyais te protéger, toi! Je viens de voir qu'il t'appelle une « jeune et très belle personne » mais je ne peux même pas lui en savoir gré, parce que c'est dans un paragraphe où il dit que je ne voyais pas les choses comme papa aurait voulu, c'est bien vrai, mais il ajoute que c'était

« dans mon esprit », ce qui veut dire qu'il donne raison à papa. Je viens de lire ce que j'avais deviné. Et une fois deviné, lui, il ne pouvait rien pour moi. Rien. Il n'y a pas besoin d'avoir appris la médecine pour savoir ça! Il aurait dû s'en douter, quand même. Et tu as dû voir comme il cherchait « les transferts », comme il dit. Je ne suis pas sûre de comprendre, mais je crois qu'il ne risquait pas de les trouver. Il était bien trop content de lui pour ça, pour apercevoir combien j'étais contre.

Il y a un passage sur lequel je n'insisterai pas (je suis modeste, aussi), c'est celui dans lequel il reconnaît la finesse avec laquelle je devinais tout. Mais, lui, il n'est pas assez fin pour penser qu'avec la même finesse je devinais où il voulait en venir : à me faire admettre le point de vue de papa. Alors, on aurait crié : Miracle, elle est guérie. Hourrah pour le professeur! Eh bien, je ne suis pas guérie, tu vois. Il ne faut pas.

Tu as sûrement remarqué que le professeur a très bien compris et représenté l'ensemble de la situation. Parfois même mieux que moi. Mais ce qui est stupéfiant, c'est qu'il ne se rend pas compte de l'effet que cela faisait sur moi. Pour lui, la situation est comme ça, c'est normal, tout le monde a l'air d'avoir raison, sauf moi! Moi, je suis la cause de tout, je suis l'élément anormal, j'ai tous les torts! Il ne le dit pas. Mais il le sous-entend partout. Eh bien, je dirai froidement que j'étais alors *la seule à être raisonnable*. Seulement je ne pouvais pas, alors, le lui dire. Si je l'avais fait, il aurait déclaré que j'étais folle! Par moments il faut bien que je m'avoue que je devais bien l'être un peu. C'est possible, mais c'était autrement plus agréable. Je n'étais pas malheureuse alors. Et j'avais mes plaisirs. Même pendant les séances, crois-moi. Et ne va pas t'égarer comme lui : tous les plaisirs ne sont pas sexuels. Et le sexuel, j'ai payé pour le savoir (avec ma dot), n'est pas toujours du plaisir.

Il y a beaucoup de détails qui me paraissent bizarres. Par exemple, il dit que j'étais complice, et de qui? de papa! Alors que tu dois bien savoir, toi, de qui j'étais complice. Parce que je n'allais pas chez toi quand papa y était! Si j'y avais été — pour vous surprendre — qu'aurait-il donc dit? Je ne peux pas deviner, mais ç'aurait été certainement de la même force que ce qu'il écrit.

Tu vois bien que, n'importe comment, j'étais dans mon tort. Il a avalé mon histoire de la gouvernante — mais il s'est quand même douté (un bon point) de la vérité. Je n'ai pas besoin de t'expliquer, à toi, on n'en finirait pas avec tous ces détails.

Tout cela est dans ce qu'il appelle le tableau clinique. Un tableau ressemble au *motif*¹ mais on y trouve aussi la ressemblance (*Bildnis*) du peintre. Il devait bien le savoir. C'est dans ce tableau qu'il se trahit le plus, plus que dans les autres parties de son article. Dans l'analyse des rêves, pour y voir cela, il faudrait être plus maligne que je ne suis. L'histoire de la gouvernante² — que je lui en voulais parce qu'elle n'en avait que pour papa — est naturellement exacte. Mais s'il a vu cela, comment n'a-t-il pas vu que c'était son cas à lui? Je me répète, mais tant pis. Le professeur est certainement très perspicace, enfin assez, mais en ce qui me concerne ça ne suffisait pas, s'il ne l'était pas aussi en ce qui le concerne lui. C'est quand même essentiel, d'après moi, qui ne suis qu'une ignorante.

Ma plume court, impossible de la retenir, jamais je n'ai écrit si vite. J'ai dû dire pas mal de bêtises, mais je ne me relirai pas. Peut-être je finirai par t'ennuyer. Tant pis, je continue. Tu liras si tu veux. Ce que le professeur dit de l'écriture, ça ne sert à rien. Je n'aurais pas une telle frénésie d'écriture si je pouvais te parler, c'est trop bête. Dire

1. En français dans le texte.

2. Ce n'est probablement pas la même que plus haut.

qu'avant-hier j'étais trop paresseuse pour envoyer trois lignes à maman pour le nouvel an! Le professeur se met toujours le doigt dans l'œil. Mais (je ne sais pas pourquoi) bien qu'il m'irrite terriblement, il m'intéresse quand même. Il n'est certainement pas méchant, seulement têtue. Il aurait fallu que je lui explique mieux; j'étais jeune et il était si sérieux, si mortellement (*sterblich*) sérieux. On aurait pu s'entendre et s'entraider. J'aurais peut-être pu le retourner contre papa?

Je me demandais (je feuillette) pour quelles raisons il a attaché tant d'importance à mes toussotements. Tu as lu, et maintenant nous savons pourquoi. Si je me répète, il faut avouer qu'il se répète aussi. Il dit que, parce que son traitement est scientifique, il est plus convenable que la conversation de M. X. Je ne sais pas qui est M. X., mais sans doute je trouverais d'autres raisons de le respecter, et je crois que la respectabilité de la science du professeur, je peux m'en fiche (*pfeifen*): elle concerne ses collègues et confrères plutôt que nous autres.

Les dernières pages du tableau sont difficiles pour moi. Il me semble que, quand on a de l'amour, le professeur exige qu'il y ait de la haine inconsciente, et inversement. On dirait qu'il fait comme ces tricheurs dont ton mari nous expliquait les trucs et qui font glisser une carte sous une autre. Mais comme ces trucs servent à me faire croire que j'aime quelqu'un que je n'aime pas, comme ça arrangerait trop son chéri, mon papa, je résiste, comme il dit. Eh bien, j'ai rudement raison de résister. Quant aux deux rêves, il a eu tant de satisfaction à les recevoir que je les lui abandonne joyeusement¹. Qu'il les analyse, il y prend plaisir, c'est son fort et il ne m'en revient rien. Et puis je n'en ai aucun souvenir. Tu as pu voir ce qu'ils ont révélé. On le savait déjà. Par exemple que j'ai fait pipi au lit quand j'étais petite. Que j'avais

1. *Freudig* (1).

peur des entreprises de ton mari, etc. Grandes découvertes! Au fond, ce que les rêves doivent prouver, il ne le dit pas, mais comme il ne peut pas le cacher, je vais te le dire: ils doivent prouver que le professeur est l'inventeur d'une méthode nouvelle — qu'elle soit utile ou non à ses clients. Je me trompe peut-être, il a dû être utile à d'autres. Mais moi, dans tout cela, je suis réduite à l'état d'argument ou d'exemple pour servir à sa gloire. Et ma gloire à moi? C'est peut-être que j'ai eu le dernier mot. Non, je ne peux pas le dire, ça ne fera aucun effet. On dira que je n'ai rien compris. C'est bien possible. Alors si j'avais compris, j'aurais guéri? Comment savoir? Je continue à penser que lui non plus il n'a pas compris.

La fin n'est pas assez claire, si on n'a que ces articles. On y voit que l'entêtement du professeur était incroyable. Il a voulu jusqu'à la fin se persuader que j'aimais « encore » ton mari. Il pensait que je ne pouvais pas le savoir, puisque c'était inconscient. Mais lui, il le savait! C'est énorme. Quand je n'ai plus rien dit, il croyait que je cédaï; quand j'ai dit qu'il n'était pas sorti grand-chose, il a cru que j'annonçais des révélations. Tout cela, il l'avoue dans ces articles. Il a été jusqu'à imaginer que si quelqu'un (lui, peut-être?) apprenait à ton mari que mon refus (avec giflé) n'était pas définitif, il aurait pu réussir à tout arranger! Il y revient dans le post-scriptum. Si je ne suis pas guérie, c'est qu'il est incurable.

Tu vois, tu m'as fait un fameux cadeau de nouvel an. C'est exactement l'anniversaire de ma fâcheuse victoire. Je te souhaite une bonne mil neuf cent sixième année. Je t'en prie, reste *jeune et belle*, les seuls beaux mots que j'aie pu lire sous la plume de ce savant. Et il ne t'a jamais vue, qu'aurait-il dit sinon? Je lui pardonnerai peut-être parce qu'il a deviné notre amour, je ne lui pardonnerai jamais parce qu'il n'en a fait aucun cas. Il a l'air si sûr de lui, tu crois qu'on le croira?

A bientôt une lettre sur ma vie actuelle et conjugale. Je

FICTION I

t'embrasse. Celle qui voudrait ne jamais plus être Dora la sacrifiée, et qui, toujours, t'aime toujours.

PS. J'ai un remords, j'aurais peut-être mieux fait de te répondre que, non, Dora, ce n'était pas moi. Tu aurais été plus tranquille. Tant pis, ce qui est écrit est écrit, et ce qui est écrit ira à la poste ce matin même!